

La vie de château de Madame de Staël

Bicentenaire Un festival à Paris et à Coppet, une exposition à la Fondation Bodmer, une entrée dans la Pléiade: morte en 1817, l'écrivaine et salonnière chassée de Paris par Napoléon a fait de son exil de Coppet le centre de la pensée européenne. Visite guidée.

Isabelle Falconnier

Le château de Coppet couve le village comme une poule ses œufs. En arrivant chez Germaine de Staël, c'est chez la fille de son père qu'on arrive: dans le vestibule trône une haute statue de Jacques Necker, commandée par sa fille au sculpteur allemand Tieck à la mort de son père adoré en 1804 à Coppet. Destinée à la place de l'Hôtel de Ville à Paris pour le jour où, disait-elle, «la liberté serait retrouvée en France», et donc Napoléon destitué, la statue, terminée l'année de la mort de Madame de Staël, n'a jamais quitté Coppet. Et le Grand Homme en marbre de Carrare de regarder chaque jour que Dieu fait les chaises à roulettes posées dans l'entrée, dont une goutte douloureuse l'obligeait à se servir à la fin de sa vie.

Né à Genève, à trois reprises chargé des finances de Louis XVI, marié à Suzanne Curchod, fille d'un pasteur vaudois devenue salonnière à succès à Paris, Jacques Necker achète le château en 1784, ancienne terre féodale du Pays de Vaud érigée en baronnie au XVe siècle. Née Anne-Louise Germaine Necker, sa fille a alors 18 ans et s'apprête à se marier avec Eric-Magnus de Staël, ambassadeur de Suède à Paris, seize ans de plus qu'elle. Un mariage arrangé par ses parents: elle a l'argent, lui le titre de comte et des dettes de jeu.

Le vestibule débouche sur l'ancienne grande galerie, vaste salle de réception dans laquelle Madame de Staël donnait ses représentations théâtrales. Elle adore incarner Hermione dans «Andromaque» de Racine pour donner la réplique à Benjamin Constant, familier des lieux depuis 1794. Sur la table, le buste de La Clairon, célèbre comé-

dienne parisienne avec qui elle a pris des leçons. Jusqu'à trois cent personnes se pressent dans ce vaste salon, au point que les domestiques qui n'arrivent pas à se frayer un passage servent les rafraîchissements depuis le jardin à l'aide de grandes perches.

Vaste lit en soie de Lyon rose

À Coppet, on a l'habitude de déjeuner vers dix heures, pour se réunir une première fois autour de la châtelaine, qui traite sa correspondance et écrit ses romans et essais le matin. On se retrouve vers cinq heures de l'après-midi, l'heure du dîner, des lectures, des discussions, puis des représentations théâtrales ou des petits concerts. On soupe à onze heures, et les discussions se poursuivent tard dans la nuit.

Sur un chevalet à côté du piano, un grand portrait de Germaine en Corinne, l'héroïne de son roman le plus célèbre, tenant une lyre de poétesse devant le cap Misère. Peint en 1809 par Élisabeth Vigée Lebrun, il ne plaît pas au modèle qui s'empresse d'en commander une copie à Firmin Massot, petit maître, en lui précisant de corriger ce qu'elle n'aime pas sur l'original, à savoir une bouche laissant voir ses dents et un regard exalté montrant le blanc de ses yeux.

À sa mort, son fils Auguste transforme la pièce en bibliothèque. Les livres des Necker, père et fille, ont été légués par Auguste à son beau-frère, le duc de Broglie. Ils ont quitté Coppet en 1830 pour faire partie de la bibliothèque du château de Broglie, en Normandie. Seule Simone Balayé, éminente présidente de la Société des études staéliennes, décédée en 2002, aurait eu accès au lieu pour en faire un inventaire.

Attenante à la grande galerie, la chambre



de Germaine, avec en son centre un vaste lit en soie de Lyon rose. Offert par son père à l'occasion de ses fiançailles avec le baron de Staël, en bois recouvert de feuilles d'or, il est sculpté d'étoiles et de colombes symbolisant

**Impérieuse,
gourmande,
exigeante,
insatiable,
Germaine
de Staël rêve
toute sa vie
du couple
heureux
formé par
ses parents.
«Des
tourterelles
qui ne se
quittaient
jamais»,
décrit-elle**

la fidélité – ironique au vu de la piètre vie conjugale du couple. Si le lit est bien le sien, sa chambre à coucher est à l'époque à l'étage: son arrière-petite-fille Mathilde d'Haussonville transforme dans les années 1880 la chambre de la protestante des Lumières en chapelle catholique néogothique habillée de noyer du parquet au plafond...

Sur les murs à côté du lit, des portraits de son père, son fils, sa mère et de son deuxième mari, et dernier amant, Albert «John» Rocca. Elle dit de lui, assumant la passion charnelle: «La parole n'est point son langage.» De vingt-deux ans son cadet, ce jeune lieutenant de Genève lui fait une cour effrénée, se pavant l'été devant le château sur son cheval noir «Sultan». Elle accouche en secret d'un enfant de lui en 1811, à l'âge de 45 ans, et l'épouse dans le même secret en 1816 lors de son dernier séjour à Coppet.

Malgré ses efforts, elle ne connaît que des amours malheureuses, lassant ses amants l'un après l'autre: le comte Louis de Narbonne, dont elle croit qu'il la sauvera de l'enlèvement d'un mariage arrangé, père putatif de deux de ses fils; le comte suédois Adolphe-

Louis Ribbing; Prosper de Barante, fils du préfet de Genève; Benjamin Constant, «pas trop bien de figure mais singulièrement spirituel», dont elle ne pourra jamais se passer et qui lui donne sa fille Albertine en 1797, rousse comme lui; Rocca enfin. Impérieuse, gourmande, exigeante, insatiable, elle rêve toute sa vie du couple heureux formé par ses parents. «Des tourterelles qui ne se quittaient jamais», décrit-elle.

L'Elysée intellectuel

Attenant à la chambre, le boudoir de la belle Juliette de Récamier, la grande, fidèle amie. On dit qu'additionnées, elle et Germaine, intelligente mais au physique ingrat, formeraient la femme la plus parfaite de tous les temps. Dans le cabinet attenant, une robe en soie jaune, décolleté Empire. La dernière, dit-on, que Madame de Staël aurait portée. Au pied de la robe, un châle en soie d'Inde, véritable accessoire politique puisqu'elle l'exhibe lorsque son vieil ennemi Napoléon est en guerre contre les Anglais, maîtres des Indes.

C'est à l'étage, dans le grand séjour avec vue sur le Léman et la France en face, que Germaine tient salon. Le mobilier est celui de son père: les trois tapisseries d'Aubusson, les fauteuils dorés et rouges, signés des meilleurs ébénistes français du XVIIIe, ont accompagné Necker à Versailles.

Pendant une quinzaine d'années, Germaine fait de Coppet le haut lieu de l'intelligence européenne, accueillant tous les courants de pensées, pourvu que l'on soit opposé à l'autoritarisme de Napoléon. Lequel dénonce dans ses «Mémoires»: «A Coppet on se faisait armer chevalier contre moi».

Stendhal compare cette aventure intellectuelle à des «États généraux de l'opinion européenne», Sainte-Beuve évoque «l'Elysée intellectuel de toute une génération». En fermant les yeux au milieu du salon silencieux, on les entend encore débattre – le théoricien de la guerre Karl von Clausewitz, le protestant François Guizot, le philosophe suisse Charles de Bonstetten, le poète et critique allemand August Schlegel, l'historien et économiste genevois Jean de Sismondi, l'homme politique Charles-Maurice de Talleyrand, le linguiste et philosophe Wilhelm von Hum-



boldt, l'archéologue américain John Izard Middleton, les poètes Byron ou Goethe qui y font étape dans leurs périples européens.

Et pourtant Germaine est malheureuse à Coppet. Alors que ses visiteurs se pressent au château, elle ne rêve que de Paris. Il faudra le propre exil de Napoléon en 1814 pour qu'elle puisse s'y réinstaller. Sur le chemin de la salle à manger, on traverse la cuisine, puis la salle de bains. Germaine a fait installer un ingénieux système de douche portative qui tire l'eau du ruisseau non loin. Sa baignoire en fer est toujours là, tout comme le mannequin en bois, à la taille réglable, sur lequel elle dépose ses robes pour la nuit.

«Si j'ai jamais senti à la fois la vanité et la vérité de la gloire et de la vie, c'est à l'entrée du bois silencieux...»

Chateaubriand, «Mémoires d'outre-tombe»

Germaine de Staël meurt au petit matin du 14 juillet 1817 à Paris dans sa maison de la rue Neuve-des-Mathurins après des semaines de maladie – néphrite, attaque d'hydropisie, paralysie, gangrène. Au décès, son corps est embaumé, on fait un moulage de son visage. Le convoi funéraire arrive le 26 juillet à Coppet, où elle a demandé à reposer à côté de ses parents. Il fait très beau pour la cérémonie que mène le pasteur de la paroisse. Quatre membres du corps municipal portent la bière jusqu'au parc en face du château et déposent le cercueil dans le tombeau. On mure la porte d'entrée pour toujours. À l'ouverture du testament, le monde apprend son mariage se-

cret avec John Rocca et l'existence de leur fils Alphonse. Rocca, malade, s'installe dans le Midi où il décède en janvier 1818. Albertine élève Alphonse avec ses propres enfants. Auguste s'occupe de publier les œuvres posthumes de sa mère, s'engage pour l'abolition de l'esclavage et crée sur ses terres de Coppet une ferme expérimentale connue dans les milieux agronomiques du monde entier.

Des années plus tard, Chateaubriand, accompagné de Juliette Récamier, vient en pèlerinage à Coppet. Tous deux errent dans les appartements déserts, puis suivent les allées du parc jusqu'à la tombe. Mme Récamier seule a obtenu la permission d'y pénétrer. Chateaubriand reste assis sur un banc. «J'apercevais de l'autre côté du lac la maison de lord Byron (...), raconte-t-il dans ses «Mémoires d'outre-tombe». Rousseau n'était plus là pour admirer ce spectacle, et Voltaire, aussi disparu, ne s'en était jamais soucié... Mme Récamier, pâle et en larmes, est sortie du bocage funèbre elle-même comme une ombre. Si j'ai jamais senti à la fois la vanité et la vérité de la gloire et de la vie, c'est à l'entrée du bois silencieux, obscur, inconnu, où dort celle qui eut tant d'éclat et de renom, et en voyant ce que c'est que d'être véritablement aimé.» ●

► «Bicentenaire Madame de Staël.» Festival. Château de Coppet et Paris. Les 12 et 14 juillet: «La réconciliation de Madame de Staël et Napoléon.» 13 juillet: «Le train Germaine de Staël.» 15 et 16 juillet: «Les Nuits de Madame de Staël». Toutes les infos: www.festivaldestael.ch

► Germaine de Staël et Benjamin Constant.» Exposition à la Fondation Bodmer, Cologny. Du 20 mai au 1er octobre.

► «Œuvres.» De Madame de Staël. 1728 pages, La Pléiade
Merci à Nancy Rhis de l'Association des fêtes costumées de Genève pour la figuration en réplique de robe Empire.



Le château de Coppet a été acheté par Jacques Necker, père de Germaine de Staël, en 1784.



L'esprit de Germaine de Staël plane sur le vaste salon du premier étage, cœur Jacques Necker avait amené à Versailles lors de ses années au service du roi,

symbolique du Groupe de Coppet. Le mobilier, d'origine, est celui que son père tout comme les tapisseries d'Aubusson. Photos: Laurent Crottet



Le lit de Madame de Staël, en soie de Lyon et bois recouvert de feuilles d'or, lui a été offert par son père pour ses fiançailles avec le baron de Staël. Dans la chambre, le bureau utilisé par Necker et des portraits de Suzanne Necker ainsi que les enfants de Madame de Staël.

été offert par son père pour ses fiançailles de Suzanne Necker ainsi que les enfants



Madame de Staël peinte en Corinne, l'héroïne de son roman le plus connu, par Firmin Massot, à qui elle a demandé de copier un premier portrait d'Élisabeth Vigée Lebrun, dont elle n'appréciait pas certains détails.



La main de Germaine sur son pianoforte de 1803, élément indispensable des soirées à Coppet, amené par elle lors de son premier long exil.



Entre la cuisine et la salle à manger, la salle de bains abrite encore la baignoire d'époque et le mannequin en bois qui accueillait les robes le soir.